

Romain Puértolas

UN
DÉTECTIVE
TRÈS TRÈS
TRÈS
SPÉCIAL

LA JOIE DE LIRE
depuis 1987 ENCOURAGE

Les porte-clefs chinois les plus français du monde (et vice versa)

Je me demande si les touristes chinois qui viennent visiter Paris sont conscients qu'ils achètent en réalité des souvenirs fabriqués chez eux.

Chaque fois que je les vois descendre en vitesse de leur bus et se presser dans mon magasin comme autant de fourmis frénétiques, j'ai envie de leur arracher des mains les tours Eiffel miniatures qu'ils ont piochées dans mes petits paniers et leur montrer l'inscription *Made in China* que l'on n'a même pas cherché à cacher dans l'anneau des porte-clefs.

Au lieu de ça, je les encaisse avec un grand sourire. Je leur glisse même, quand je suis en forme, les deux, trois mots basiques de mandarin que j'ai appris en regardant les films de Jackie Chan. *Ni Hao ! Xiéxié !*

Après tout, mon patron n'apprécierait sûrement pas que je me mette à dos des clients, et puis je doute sérieusement que je puisse les dissuader d'acquérir ces fabuleux trésors en fer blanc pour lesquels certains ont parcouru plus de dix mille kilomètres.

Ici, à Montmartre, on vend du rêve qui ne revient pas cher. L'os du confit de canard est scié, ce qui signifie qu'il

est industriel, les cuisses de grenouille proviennent de grenouilles à six pattes que l'on élève spécialement pour la restauration, et les desserts *faits maison* griffonnés à la craie blanche sur l'ardoise des crêperies font l'objet d'arrivages quotidiens dans de grosses boîtes de vingt-quatre portions congelées. Ils sont faits dans une maison, en effet, une grosse maison que l'on appelle usine.

En fait, c'est un joli quartier en trompe-l'œil, construit en carton-pâte puis peint en rose, un peu comme Disneyland qui se situe à quarante kilomètres à vol de Buzz l'Éclair d'ici.

Dans notre domaine, la vente de souvenirs, on est pas mal non plus. Les tableaux d'œuvres originales sont des reproductions digitales faites à grands tirages, les tee-shirts *peints à la main* sont imprimés au fer à repasser par des Vietnamiens du XIII^e arrondissement qui, effectivement, ont des mains, et les bérets typiquement parisiens sont acheminés par avion depuis un pays dont je ne me rappelle plus le nom mais qui finit par *-stan*.

Bref, lorsque je vois à quel point il est facile d'entourlouper un touriste ici, je me demande parfois lequel des deux est le plus retardé mentalement, si c'est lui ou moi.

En parlant de retard, Rachid, mon patron, se fait encore attendre, ce qui me pose un sérieux dilemme. Je ne peux pas partir et laisser le magasin en plan, sans surveillance, avant qu'il ne soit arrivé, et d'un autre côté, je ne peux pas l'attendre éternellement non plus car je dois prendre

mon tour à mon autre travail. Si mon patron faisait un peu plus attention aux conséquences de ses actions, la Terre tournerait bien plus rond. Mais voilà, il ne pense qu'à sa petite vie et il sait que je suis bien trop professionnel pour fermer le magasin et m'en aller alors que les touristes se pressent à nos portes. Ce qui l'arrange et il n'hésite pas à en abuser.

En engageant un trisomique, Rachid pensait doubler son chiffre d'affaires. Eh bien, il s'est trompé. Je l'ai triplé. À croire que la misère humaine fait toujours vendre au XXI^e siècle. Même si je ne me considère pas tout à fait comme le meilleur ambassadeur de la « misère humaine ».

Avec ce que je gagne au magasin, je pourrais facilement m'en sortir, sans compter que je vis encore chez papa et maman et que je ne paye donc pas de loyer, bien que je les aide de temps en temps. Ils me gardent auprès d'eux, malgré mes trente ans, sous prétexte de pouvoir mieux m'enseigner à être autonome, ce que je trouve être un paradoxe. Moi, je joue la crédulité et les laisse ainsi conserver sur moi un semblant de contrôle. J'aime tellement leur faire plaisir.

Un jour pourtant, je partirai. Et ils n'y pourront rien. Je ne serai plus une charge pour eux. Je vivrai ma vie à moi et pour moi. Même si papa et maman prennent le soin de me préserver en me cachant des choses, j'ai bien conscience que je suis un être différent et que ma vie ne sera jamais entièrement normale. Je ne pourrai jamais avoir d'enfants, par exemple, je me suis renseigné là-dessus. Et avec un peu

de chance, je vivrai assez pour voir les cerisiers fleurir vingt printemps encore, ce qui ne sera pas suffisant pour voir la comète de Halley repasser par ici en 2061. Mais bon, malgré ce que les gens pensent, nous ne sommes pas tous des assistés non plus et il y a d'autres choses à faire beaucoup plus intéressantes que s'apitoyer sur son sort. Apprendre des choses par exemple.

Sur Internet, j'ai appris qu'une dizaine de personnes atteintes du syndrome de Down à travers le monde avaient suivi un cursus étudiant normal et s'étaient même licenciées dans de bonnes universités.

J'ai aussi lu qu'en 2008, un certain Bert Holbrook, un américain, était entré dans le livre *Guinness des Records* pour être l'homme vivant le plus vieux au monde atteint de trisomie 21. Il est décédé le 14 mars 2012 alors qu'il avait 83 ans. Ça fait rêver !

Je me suis empressé d'écrire toutes ces informations dans mon cahier vert, celui où je n'écris que les belles choses, et cela m'a redonné confiance et force.

Dans l'attente de pouvoir m'acheter un appartement décent en région parisienne et de dire au revoir à papa et maman, je travaille. Et puisqu'il m'est impossible moralement de passer mes journées à arnaquer des touristes à Montmartre, je suis «Nez» le reste du temps, enfin, de 13h00 à 16h00, pour une grande marque de déodorant. Et c'est justement là que je serai en retard si mon patron n'arrive pas maintenant.

Au moins, au labo, on ne m'affiche pas et on ne se fait pas de l'argent sur mon visage, même si finalement je n'en tiens pas rigueur à Rachid, qui est plus imbécile que méchant. Dans mon second job, on fait de l'argent avec mon nez, ce que je trouve bien plus noble.

Car si la nature m'a affublé d'un chromosome supplémentaire pour la 21^e paire et d'une ouïe déplorable que je soigne depuis tout petit, elle m'a doté en revanche d'un sens de l'odorat plus développé que la moyenne, un peu comme le Jean-Baptiste Grenouille du *Parfum* de Süskind. Simple équilibration des choses. La nature devait se sentir le cul merdeux de m'avoir fait comme ça.

J'ai l'habitude de dire que si la truffe d'un chien vaut un million de nez humains, mon nez, lui, en vaut bien une dizaine. Le vigile du supermarché, qui est toujours accompagné d'un gros Berger allemand, m'a un jour dit que la membrane olfactive d'un chien mesurait 130 cm² (soit quasiment la taille d'une carte postale) et celle d'un homme, 3 cm² (soit même pas un timbre). Je me demande bien combien la mienne mesure. Par pur optimisme, car l'information n'était en soi ni bonne ni mauvaise, je l'ai écrite dans mon cahier vert.

Je suis donc «Nez» pour une marque célèbre de déodorant. Il est maintenant interdit d'en donner le nom. À la télé, ils mettent les images à l'envers pour ne plus faire de publicité, même si on reconnaît parfaitement les marques et que l'on ne comprend pas très bien pourquoi ils se donnent tout ce

mal. En fait, dit de forme claire, je suis « renifleur d'aisselles ». Cette seconde activité professionnelle se résume, comme son nom l'indique, à appliquer mes narines, après pulvérisation, sur les dessous de bras de dizaines de personnes, soit cinquante à la semaine et trois cents au mois.

Bien qu'ils soient propres, condition stipulée par contrat, certains individus ont une odeur corporelle faisandée qui persiste même après la douche et l'application du déodorant. C'est souvent le cas pour les hommes, de surcroît s'ils sont « forts », et il se trouve que c'est malheureusement la section dans laquelle je travaille (les gros). Mais mon patron va me faire passer à la section féminine dans les mois à venir.

À ce sujet, il y a quelques mois, à Singapour, un homme a été condamné à quatorze ans de prison et dix-huit coups de canne pour avoir reniflé les aisselles de vingt-trois femmes dans des lieux aussi sordides que des ascenseurs et des parkings mal éclairés. J'ose à peine imaginer ce que je prendrais dans leur pays pour en avoir reniflé près de trois mille six cents en une année.

Paniqué, je me souviens avoir recopié cette information en gros dans mon cahier rouge, celui où je n'écris que les mauvaises choses, avant de vite le refermer comme si le diable essayait de s'en échapper. Bien noter de ne jamais aller à Singapour...

Qui boit de l'eau ?

Ce matin, alors que je recherchais de la documentation sur le père de la chimie moderne, Antoine Lavoisier, dont on remercia les bons et loyaux services donnés à la science en lui coupant la tête pour avoir été collecteur d'impôts durant le règne de Louis XV, je suis tombé, au hasard de mes investigations internautes, sur une célèbre énigme que l'on attribue généralement à Albert Einstein alors qu'elle collerait plus à un vieux psychologue raté gagnant sa vie à faire passer des tests de Q.I. remboursés par la sécurité sociale à des mecs dans mon genre. Bref, selon le physicien allemand, qui fut ensuite apatride puis suisse, et enfin helvético-américain, seuls 2% de la population seraient capable de résoudre le casse-tête, ce qui a attiré mon insatiable curiosité et m'a poussé à accepter le défi.

La formidable aventure cérébrale sera également un beau moyen de découvrir par moi-même, et non à travers les mensonges de mes parents, le véritable quotient intellectuel de moineau dont la nature m'a gentiment doté, dans sa grande bonté.

Derrière la caisse enregistreuse du magasin, j'ai donc mon cahier orange, celui où j'écris des choses qui ne sont

ni bonnes ni mauvaises, ouvert sur les pages centrales et sur lequel j'ai recopié l'énoncé. Depuis que je suis au magasin ce matin, je le laisse à portée de main au cas où j'aurais un petit moment et que je pourrais me pencher dessus.

L'Anglais habite la maison rouge. L'Espagnol adore son chien. L'Islandais est ingénieur. On boit du café dans la maison verte. La maison verte est située immédiatement à gauche de la maison blanche. Le sculpteur possède un âne. Le diplomate habite la maison jaune. Le Norvégien habite la première maison à gauche. Le médecin habite la maison voisine de celle où demeure le propriétaire du renard. La maison du diplomate est voisine de celle où il y a un cheval. On boit du lait dans la maison du milieu. Le Slovène boit du thé. Le violoniste boit du jus d'orange. Le Norvégien demeure à côté de la maison bleue. Qui boit de l'eau? Qui élève le zèbre?

Au premier abord, cela paraît tout simplement absurde. Un violoniste qui boit du jus d'orange, un sculpteur avec un âne, on se croirait dans une pièce de Ionesco. On est tout de suite enivré par le trop plein d'informations. On pense que l'on pourra déjà débroussailler un bon nombre de choses. Mais c'est un leurre, un attrape-nigaud. Au bout de quelques secondes, on se rend vite compte qu'après deux, trois détails faciles et immédiats, on cale.

J'ai dessiné cinq petites maisons sur les carreaux de mon cahier. Je ne me suis pas trop appliqué, de toute façon, je n'ai jamais été très bon en dessin et moins encore lorsque

je n'ai pas de modèle à recopier. Pour cela, je n'ai pas hérité de papa, qui est professeur d'arts plastiques. Bref, j'ai dessiné des maisons telles que je les imaginai, sans arrière-pensée et surtout librement, sans avoir derrière mon épaule un psychologue à lunettes hochant la tête à chacun de mes traits et pensant que je conserve de gros traumatismes de l'enfance parce que je ne dessine pas de fumée au-dessus de mes cheminées ou que les fenêtres n'ont pas de rideaux. Mes maisons sont un carré surmonté d'un triangle. Point.

Sous la première, j'ai écrit la lettre N, car *Le Norvégien habite la première maison à gauche*. J'ai ensuite écrit «Bleue» sous la maison située à sa droite immédiate, car *Le Norvégien demeure à côté de la maison bleue*. Enfin, j'ai dessiné un petit verre de lait sous la suivante car *On boit du lait dans la maison du milieu*.

Pas besoin d'être normal pour aller jusque-là. Un trisomique avec un peu de jugeote peut aisément y arriver. La preuve. Tout en réfléchissant à mes prochains pas, je me dis que c'est un exercice excellent pour le cerveau. Tout le monde devrait essayer. On est tout à fait dans l'esprit du Sudoku (qui signifie «chiffre unique»), sauf que les chiffres ont été remplacés par des phrases, des concepts, qu'il faut recouper entre eux. Or, on ne voit jamais personne s'amuser à résoudre ce genre de choses dans le métro, alors que la petite grille japonaise de chiffres à remplir est omniprésente chez l'utilisateur lambda de transports en commun.

Le problème, c'est qu'il faut un minimum de temps et de concentration pour établir les bonnes connections entre les éléments donnés, or à Montmartre, les baisses de régime sont rares, sauf les jours pluvieux, et encore.

Je repose le cahier et le stylo. Ce que je pense être un beau spécimen de mâle espagnol à moustache vient de me mettre deux casquettes blanches brodées *Paris* sous le nez. Aussitôt, une forte odeur de plastique se fraye un chemin vers le fond de mes narines. J'identifie des relents de polyester, de colle à chaussures et de cire brûlée.

— Vingt-huit euros ! dis-je en m'empressant d'éloigner les casquettes de mes sinus et en les enfermant dans un sac en plastique vert qui ne sent pas mieux. Sans broncher, le touriste me tend un billet de cinquante. J'ai l'impression que j'aurais pu lui dire trente-huit, quarante-huit euros. Certains se fichent du prix et ne pensent qu'à dépenser de l'argent lorsqu'ils se retrouvent à l'étranger, comme si leurs euros n'étaient pas les mêmes que les nôtres. Mais l'Espagne est en crise, je l'ai vu à la télé. Alors, je n'insiste pas. Je me rattraperai sur le prochain autobus de Japonais. Je lui rends ce que m'indique la machine. Voilà. En quelques secondes, le magasin vient de faire un bénéfice de vingt-quatre euros tout rond puisque la casquette, commandée en quantités astronomiques, revient au patron à deux euros chacune.

L'homme repart content vers la sortie où l'attend une jolie brune habillée en débardeur et en short, qui mange une glace. Elle embrasse son ami, son amant, son mari ou

que sais-je encore, sur la joue, et s'empresse de mettre sa nouvelle casquette en fibres synthétiques sur la tête. Puis elle l'arbore comme une Miss arborerait un diadème en diamants. J'ai presque honte pour elle. J'en ai déjà vendu dix-sept ce matin. Je peux déjà parier que, comme toutes les autres, elle se sent unique et qu'elle mirera son reflet dans toutes les vitrines de Montmartre.

Je reprends mon cahier et jette un coup d'œil frais à l'énoncé. *L'Espagnol adore son chien.*

Bien que n'étant pas espagnol, j'ai eu un chien, moi aussi, une chienne plus précisément, Farah, et je l'ai adorée. Elle est morte il y a quelques années. Il paraît que j'ai tellement pleuré que maman ne veut plus que j'aie un animal à la maison, pas même un poisson rouge.

Je relève la tête et regarde vers l'infini qui se limite pour moi à l'angle du Moulin de la Galette. L'Espagnole se regarde dans les vitres du restaurant.

L'Espagnole adore sa casquette.

J'adore l'Espagnol qui achète une casquette à l'Espagnole qui adore sa casquette. Mais j'adore plus encore Rachid dont je vois la silhouette filiforme de haricot se découper dans l'entrée du magasin et me faire signe de partir.

Les Martiens de céramique

Un jour, j'ai fait une découverte incroyable : le temps que je mets pour me rendre du magasin au laboratoire dépend du couvre-chef que je porte sur la tête à ce moment-là.

Si j'ai mon chapeau safari, je mets une demi-heure pile. Si je porte mon bonnet noir Raiders, quarante minutes, et si je mets mon bob en ciré jaune, quarante-cinq minutes, soit plus d'un quart d'heure de différence au total. Malgré ce que certains pourraient penser, il n'y a rien de magique là-dedans. Rien qui ne soit explicable, en tous cas, par la seule logique. C'est tout simplement parce que le matin, je regarde le temps qu'il fait par la fenêtre et c'est à cet instant-là que je décide du type de coiffe que je porterai toute la journée pour dissimuler ma calvitie et protéger mon crâne. C'est vraiment pas sorcier : le chapeau safari pour les beaux jours, le bonnet quand il fait froid et le bob en ciré lorsqu'il pleut. Or, quand il fait froid ou qu'il pleut, je mets inévitablement un peu plus de temps pour me rendre au laboratoire car cela signifie qu'il y a soit du vent, soit du gel, soit de la neige, en tous les cas, un événement météorologique contre lequel je dois m'armer de précaution pour ne pas glisser en descendant les grands escaliers qui mènent à la rue des

Trois Frères. Les jours de pluie, les pavés de Montmartre deviennent de véritables toboggans et autant de pièges qu'il me faut déjouer.

Aujourd'hui, j'ai de la chance, il fait beau et je porte donc mon chapeau safari. Je me sens comme un aventurier. En pressant juste un peu le pas, j'arriverai à l'heure.

Je presse donc juste un peu le pas.

Monsieur Desépaules est un bon patron qui, par ailleurs, porte bien son nom. Quand il était jeune, il a fait partie de l'équipe de France de natation. Il en a conservé la carrure athlétique, et ce, malgré ses cinquante-trois ans. C'est sa hargne qui l'a amené jusqu'ici.

En listant le nom et les parcours professionnels d'une centaine d'entrepreneurs sur mon cahier vert, j'ai remarqué que l'on retrouvait souvent des sportifs de haut niveau recyclés dans les postes clés ou à la direction de grosses boîtes. J'ai inclus dans la liste le nom d'Ingvar Kamprad, le fondateur visionnaire d'IKEA. Le nom de son entreprise est un acronyme composé des initiales de son nom (IK) suivies de celles d'Elmtaryd (E), la ferme de sa famille, et d'Agunnaryd (A), son village natal en Suède. Lorsqu'il était jeune, il a eu l'idée géniale de revendre à l'unité des allumettes qu'il achetait en gros. Peut-être était-ce des allumettes à monter soi-même avec d'un côté la petite tige de peuplier et de l'autre la boulette rouge de phosphore ! Quoiqu'il en soit, ses clients étaient tous des fermiers de la zone et il les livrait à domicile en bicyclette,

de là sa présence dans ma liste de sportifs... Par la suite, il a fait la même chose avec du poisson, des décorations de Noël, des crayons et des stylos. Aujourd'hui, il paraît qu'un bébé sur dix est conçu dans un de ses lits en bois de pin. Je n'ai jamais demandé à mes parents si c'était le cas pour moi, ce qui expliquerait bien des choses, surtout le fait que mes gènes aient été livrés en kit à la naissance. J'ai un chromosome de trop, comme cette pièce de trop qu'il nous reste dans les mains quand on a monté une armoire IKEA et dont on ne sait que faire.

Ce que j'aime chez Monsieur Desépauls, c'est qu'il ne m'a pas embauché pour satisfaire son quota de personnes handicapées. Il m'a recruté pour mes capacités professionnelles et me considère exactement comme n'importe quel autre employé de sa compagnie, sans aucun traitement de faveur. C'est un de ces hommes justes et bons, comme il n'en reste plus beaucoup.

Ainsi, lorsque j'arrive au laboratoire en retard cet après-midi, il me hèle depuis son bureau.

— Gaspard, vous arrivez avec dix minutes de retard !

J'apprécie qu'il m'appelle par mon prénom bien qu'étant en colère. C'est une consigne que je donne à tous ceux qui font partie de ma vie. C'est un fait, je ne supporte pas mon nom de famille.

— Excusez-moi, monsieur. J'avais oublié que c'était le carnaval de Montmartre aujourd'hui. J'ai été pris dans la cohue en sortant du magasin.

Je me garde bien de lui dire que je me suis arrêté quelques instants pour prendre de très belles photos de l'événement. Depuis que je me suis mis en tête de photographe tous les Martiens en céramique qui peuplent les murs de Paris, j'ai toujours mon vieil Olympus TRIP 35 à pellicule autour du cou et la tentation est bien trop forte pour ne pas prendre en photo tout ce que je croise sur mon chemin. C'est peut-être le contact prolongé avec les touristes qui me fait en devenir un dans ma propre ville chaque jour un peu plus.

— Ça fait deux fois cette semaine, Gaspard ! Et vous avez toujours une bonne excuse. Tant pis pour vous, ce sera ça en moins que je retiendrai sur votre prochain mois de salaire. Allez travailler, zou !

J'opine du chef sans mot dire et regagne le vestiaire pour enfiler ma blouse.

La maison rouge

Le contraste entre le laboratoire, un lieu calme, presque trop silencieux, propre, aseptisé, et la boutique de souvenirs de Montmartre, bruyante, agitée, en désordre, surpeuplée, a quelque chose de surnaturel. Le premier ressemble à la Suisse. La seconde, à la Chine.

Chaque jour, je traverse sans passeport la frontière de ces deux mondes dont le sas s'étend sur tout le XVIII^e arrondissement. Un temps d'adaptation est nécessaire. Un peu comme pour écouter à nouveau du Mozart après être rentré d'un concert de Guns N' Roses.

Sur le chemin, j'ai un peu réfléchi au problème d'Einstein et en arrivant au vestiaire, j'ai vite ouvert mon cahier orange et j'ai rajouté, avant d'oublier, une note sous deux des maisons (Verte-Blanche) car *La maison verte est située immédiatement à gauche de la maison blanche.*

Alors que je couche cela sur le papier, tout devient clair. Puisque la maison verte est associée au café, elle ne peut pas se trouver en troisième position : on sait déjà que l'on y boit du lait. La maison verte est donc en quatrième position et la blanche tout à droite. On peut maintenant en déduire que la maison rouge, dans laquelle habite l'Anglais, ne peut être

que celle du milieu, puisque la première, qui pourrait aussi correspondre, est habitée par le Norvégien.

Dans ma tête, les idées s'enchaînent à une vitesse folle que mon stylo a bien peine à suivre. Si je n'avais pas entendu des pas dans le couloir, je serais toujours dans le vestiaire à griffonner des mots sous des maisons.

Je m'empresse de cacher le cahier derrière mon dos comme un enfant pris en faute. Mais il est trop tard. Hélène m'a surpris.

— Gaspard ! dit la vieille femme en entrant dans la pièce, tu exagères !

Je pose mon cahier orange sur le banc et en marque la page avec mon stylo siglé *Paris* que j'ai pris au magasin. J'en ai une bonne vingtaine comme ça, éparpillés un peu partout.

Je sors du vestiaire en tenant le bras d'Hélène, bien décidé à résoudre l'énigme d'Einstein dès mon retour.